

Extraits. Toute reproduction interdite.

[...] « La Princesse souhaite aller déjeuner à Casablanca. Il faut sécuriser tout le parcours sur-le-champ ! Je ne veux voir aucun véhicule sur le passage. Transmettez les instructions. Allez. Exécution ! »

Une fois l'ordre lancé, une seule chose compte : la sortie de la princesse doit bien se passer. Au même moment, à 12H35, Saïd, comptable dans une société d'import-export de produits alimentaires, sort de son travail. Il monte sur sa mobylette. La matinée s'est mal passée. Le directeur financier l'a pris à partie devant tout le personnel. Énième humiliation ! Nouvelle vexation ! Cette fois encore, Saïd a baissé la tête, courbé l'échine. Cette fois encore, Saïd n'a rien dit ; il s'est tu. Pour conserver son gagne-pain, il accepte que ses supérieurs lui parlent comme à un chien. Saïd meurt d'envie de leur casser la figure mais il ne le fait pas pour préserver les siens. Intérieurement, il bouillonne. Il se dit qu'il n'a pas le choix et n'a pas le droit de laisser tomber sa mère, ses deux sœurs et ses deux frères. Depuis que son père est parti sans plus jamais donner signe de vie, Saïd – l'aîné – travaille pour faire vivre les siens.

Dans toutes les grandes métropoles du monde, les énormes problèmes de circulation et la hausse du prix du carburant propulsent les deux-roues au rang de moyen de locomotion pratique, rapide et, en ce qui concerne le vélo, de surcroît écologique. Seul hic : c'est dangereux. Saïd le sait. Pourtant,

n'ayant pas les moyens de s'acheter une automobile, ne serait-ce qu'une vieille occasion, il roule en mobylette.

Aujourd'hui, Saïd se dépêche, il est en retard pour le traditionnel déjeuner en famille. C'est un rituel quotidien ; ses frères, ses sœurs et sa mère l'attendent pour passer à table. Sur la route, il repense à son responsable.

*Il repense à sa vie, faite de sacrifices
Et du temps qui glisse,
À sa jeunesse qui passe
Et à ce quotidien qui le lasse.
Eduqué, formé à obéir,
À respecter et à subir
L'autorité des gens aisés,
De l'Administration et des policiers.*

*Présenter l'amen aux riches et aux plus forts,
Leur offrir son corps pour espérer acquérir de l'or,
Se réveiller chaque matin
Pour assurer la nourriture des siens.
Survivre pour uniquement satisfaire
Des besoins primaires : pourquoi faire ?
Saïd ne veut plus de cette vie,
Il n'en peut plus des soucis et des ennuis.*

Arrivé au rond-point de la Rotonde, Saïd s'arrête au feu. Il doit prendre le boulevard Abdelmoumen. Il n'est plus qu'à deux minutes de la maison. Le feu passe au vert ; pourtant le policier qui assure la circulation à cette heure de pointe ne libère toujours pas la voie. Cet arrêt prolongé provoque un embouteillage ; les coups de klaxons se multiplient. Mais très vite

le vacarme cesse. Les automobilistes et les motards ont compris qu'il s'agit d'un cortège officiel. Par expérience, ils savent que cela ne sert à rien de s'énerver et que de toutes les façons ils vont devoir prendre leur mal en patience. Dans pareil cas, ceux qui peuvent rebroussement chemin. De rares courageux, jamais des automobilistes à cause des numéros d'immatriculations qui les identifient aisément mais des motocyclistes, profitent des moments d'inattention des policiers pour tenter de franchir le barrage. Aujourd'hui les forces de l'ordre sont présentes en nombre. Cela ne décourage pas Saïd. Ni une, ni deux, sans regarder, il se lance. Un coup de sifflet retentit. Un policier court droit sur lui. Pris de panique, Saïd freine, glisse et, avant de tomber, manque de renverser l'agent de police. Saïd se relève tout de suite ; sa mobylette tourne toujours. Il l'enfourche au même moment qu'un coup de matraque s'abat sur son dos. La douleur est vive mais Saïd se cramponne à sa mobylette et accélère. Le policier hurle : « *Oukef ya ouled el kelb*. Arrête-toi fils de chien. »

Saïd réussit à s'échapper. Il roule à toute vitesse sur le boulevard Abdelmoumen ; son épaule gauche lui fait très mal. Des larmes coulent sur son visage. Saïd pleure. Un énième coup de bâton, une dernière vexation ? Saïd s'arrête, fait demi-tour et entame la descente du boulevard à contre-sens. Sur cette grande artère, personne ne comprend ce qui se passe. Est-ce qu'il s'agit d'un fou, d'un ivrogne

inconscient ou d'un jeune sous l'effet de la drogue ? Nul ne pense au geste de désespoir. Non ! C'est vrai ! Au Maroc, il n'y a pas de suicides, de malades du sida – si quelques-uns mais pas beaucoup – il n'y a pas de prostituées non plus, et si peu de dealers.

Saïd a décidé de se donner la mort. Deux, trois véhicules réussissent à l'éviter. D'autres automobilistes lui font des appels de phares. Sans résultat. Saïd continue de rouler très vite, droit devant lui. Il aperçoit un bus. Il fonce dessus. Trois secondes plus tard, Saïd est mort. [...]